

LUCINDA RILEY

LES SEPT SŒURS

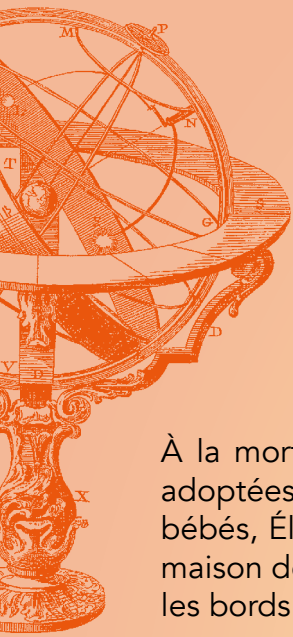


LA SŒUR
DU
SOLEIL

LA SAGA
PHÉNOMÈNE
25 millions
d'exemplaires
vendus



CHARLESTON



LA SŒUR DU SOLEIL

À la mort de leur père, énigmatique milliardaire qui les a adoptées aux quatre coins du monde lorsqu'elles étaient bébés, Électra d'Aplièse et ses sœurs se retrouvent dans la maison de leur enfance, Atlantis, un magnifique château sur les bords du lac de Genève.

Électra, la sixième sœur, a tout pour elle : mannequin le plus en vue de la planète, elle est belle, riche et célèbre. Mais derrière cette image idéale, c'est une jeune femme perdue depuis le décès de son père. Emportée dans la spirale infernale de la drogue et de l'alcool, et alors que tout son entourage craint pour elle, elle reçoit une lettre d'une inconnue qui dit être sa grand-mère. Celle-ci lui révèle que ses racines se trouvent au Kenya, au cœur d'une tribu massai...

La Sœur du Soleil est le sixième tome de la série événement *Les Sept Sœurs*, qui a conquis 25 millions de lecteurs dans le monde entier. À travers ces romans au souffle unique, peuplés de personnages inoubliables, liés par les drames et l'amour, Lucinda Riley a affirmé comme jamais auparavant son immense talent, créant un nouveau genre littéraire à part entière.

Déjà six tomes parus aux éditions Charleston !

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld.

ISBN : 978-2-36812-505-2



9 782368 125052

22,50 €

Prix TTC France

Design : © Raphaëlle Faguer

Rayon : Littérature étrangère

Photographie : © Plainpicture



CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

Titre original : *The Sun Sister*
Copyright © Lucinda Riley, 2019

Traduit de l'anglais par Marie-Axelle de La Rochefoucauld

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2020
10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-505-2
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions. Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (LillyCharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Lucinda Riley

LA SŒUR
DU SOLEIL

ÉLECTRA

ROMAN

*Traduit de l'anglais par
Marie-Axelle de La Rochefoucauld*


CHARLESTON

Également disponibles aux éditions Charleston

Dans la même série :

Les Sept Sœurs – Maia, 2015

La Sœur de la tempête – Ally, 2016

La Sœur de l'ombre – Star, 2017

La Sœur à la perle – CeCe, 2018

La Sœur de la Lune – Tiggy, 2019

La Jeune Fille sur la falaise, 2015

La Belle Italienne, 2016

L'Ange de Marchmont Hall, 2017

La Lettre d'amour interdite, 2018

Le Secret d'Helena, 2019

Retrouvez toute l'actualité de l'autrice

fr.lucindariley.co.uk

www.thesevensistersseries.com

www.facebook.com/lucindarileyauthor

www.twitter.com/lucindariley

Pour Ella Micheler

PERSONNAGES

ATLANTIS

Pa Salt – *père adoptif des sœurs (décédé)*

Marina (Ma) – *gouvernante des sœurs*

Claudia – *domestique à Atlantis*

Georg Hoffman – *avocat de Pa Salt*

Christian – *skipper*

LES SŒURS D'APLIÈSE

Maia

Ally (Alcyone)

Star (Astérope)

CeCe (Célaéno)

Tiggy (Taygète)

Électra

Mérope (absente)

*Certaines craignent le feu,
Certaines le deviennent, tout simplement...*
R. H. Sin

ÉLECTRA

NEW YORK

MARS 2008



1

— Je ne me souviens ni de l'endroit où je me trouvais, ni de ce que je faisais quand j'ai appris que mon père venait de mourir.

— D'accord. Voulez-vous qu'on étudie ce point ?

Je fixai Theresa, assise dans son fauteuil. Elle me faisait penser au loir endormi dans la théière d'*Alice au Pays des Merveilles*. Elle clignait beaucoup des yeux derrière ses petites lunettes rondes et avait la bouche en cul de poule. Elle avait des jambes magnifiques sous sa jupe en tweed à hauteur du genou, et de beaux cheveux aussi. Elle aurait pu être jolie si elle l'avait voulu, mais je savais que la seule chose qui l'intéressait était d'avoir l'air intelligente.

— Électra ? Je vous ai encore perdue.

— Ouais, désolée, j'étais ailleurs.

— Pensiez-vous à vos sentiments lors de la mort de votre père ?

Comme je ne pouvais pas lui avouer ce à quoi je pensais en réalité, j'acquiesçai vivement.

— Voilà, c'est ça.

— Et ?

— Je ne m'en souviens vraiment pas. Désolée.

— L'évocation de sa mort semble susciter en vous de la colère. Pourquoi étiez-vous en colère ?

— Je ne suis pas en colère... Je ne l'étais pas. Du moins, je ne m'en souviens pas.

— Vous ne vous rappelez pas votre état d'esprit à ce moment-là ?

— Non.

— D'accord.

Je la regardai gribouiller sur son calepin quelque chose qui devait s'apparenter à « refuse de se pencher sur la mort du père ». C'était ce que m'avait dit mon dernier psy, alors que je ne faisais que ça. Comme je l'avais appris au fil des années, ils aimaient trouver une cause à mes problèmes, après quoi ils ne la lâchaient plus, comme une souris avec un morceau de fromage, me grignotant jusqu'à ce que je cède et que je leur raconte n'importe quoi juste pour leur faire plaisir.

— Et Mitch ? Où en êtes-vous ?

Les expressions qui jaillissaient dans mon esprit pour décrire mon ex pousseraient sans doute Theresa à dégainer son portable pour prévenir les flics qu'une folle en liberté voulait faire exploser l'une des rock stars les plus célèbres. Alors, je me contentai de sourire gentiment.

— J'ai tourné la page.

— La dernière fois que vous êtes venue me voir, vous étiez très en colère contre lui.

— Ouais, mais maintenant ça va. Je vous assure.

— Voilà une bonne nouvelle. Et l'alcool ? Vous contrôlez un peu mieux ?

— Oui, mentis-je à nouveau. Écoutez, je vais devoir filer à une réunion.

— Mais nous ne sommes qu'à la moitié de notre séance, Électra.

— Je sais, c'est bien dommage, mais que voulez-vous, c'est la vie.

Je me levai pour gagner la porte.

— Peut-être puis-je vous caser un autre rendez-vous plus tard dans la semaine ? Demandez à Marcia en sortant.

— D'accord, merci.

Je passai devant Marcia, la secrétaire, sans même lui adresser un regard, me dirigeant droit vers l'ascenseur. Il arriva presque aussitôt et, tandis qu'il descendait, je fermai les yeux – je détestais les espaces confinés, quels qu'ils soient – et appuyai mon front chaud contre le marbre frais.

Bon sang, c'est quoi ton problème ? Tu es tellement paumée que tu n'arrives même pas à dire la vérité à ton psy ! Tu as trop honte pour dire la vérité à quiconque... et comment pourrait-elle comprendre de toute façon ? Elle vit sans doute dans une jolie maison avec son avocat de mari, deux enfants et un frigo couvert d'aimants affichant leurs œuvres d'art. Oh, et puis une de ces photos à vomir où Papa, Maman et les mômes portent des chemises en jean assorties, encadrées en énorme derrière le canapé.

— Où allez-vous, madame ? me demanda le chauffeur quand je m'installai à l'arrière de ma limousine.

— Chez moi, aboyai-je.

Je saisis une bouteille d'eau et refermai le minibar à la hâte avant de me laisser tenter par les options alcoolisées. J'avais une migraine épouvantable qu'aucun antidouleur n'avait apaisée, et il était plus de cinq heures de l'après-midi. La soirée de la veille avait toutefois été extra, du moins pour ce que je me rappelais. De passage à New York, mon nouveau meilleur ami créateur, Maurice, était venu me voir avec certains de ses potes, qui en avaient ensuite appelé d'autres... Je ne me souvenais pas de m'être mise au lit et avais été surprise d'y trouver un inconnu à mon réveil ce matin. Au moins, c'était un bel inconnu, et après avoir de nouveau fait connaissance physiquement, je lui avais demandé son nom. Fernando était livreur pour Walmart à Philadelphie encore quelques mois plus tôt, quand il avait été remarqué par une agence de mannequins de New York. Il disait qu'il serait heureux de m'accompagner sur le tapis rouge à l'occasion – j'avais appris à mes dépens qu'une photo de moi à son bras ferait s'envoler la carrière de Mr Walmart – alors je m'étais débarrassée de lui au plus vite.

Pourquoi ne pas avoir dit la vérité à M^{me} Loir, Électra ? Pourquoi ne pas avoir admis qu'hier soir tu planais tellement sous l'effet de l'alcool et de la cocaïne que tu aurais pu coucher avec le Père Noël

sans t'en rendre compte ? Que ce n'est pas parce qu'il est mort que tu n'arrives pas à te pencher sur ton père, mais parce que tu sais combien il aurait honte de toi... Combien il avait honte de toi !

Au moins, quand il était en vie, je savais que Pa Salt ne pouvait pas voir ce que je faisais, mais maintenant qu'il était parti, c'est comme s'il était devenu omniprésent ; il aurait très bien pu être avec moi dans la chambre hier soir, ou même là, en ce moment, dans la limousine...

Je craquai et attrapai une mini-bouteille de vodka que je bus d'un trait, cherchant à oublier la déception dans le regard de Pa la dernière fois que je l'avais vu. Il était venu me rendre visite à New York, sous prétexte qu'il avait quelque chose à me dire. Je l'avais évité jusqu'au dernier soir quand, à contrecœur, j'avais accepté de dîner avec lui. J'étais arrivée chez Asiate, un restaurant juste de l'autre côté de Central Park, déjà ivre de vodka et d'amphétamines. J'avais passé tout le repas assise hébétée en face de lui, filant aux toilettes pour un rail de coke chaque fois qu'il lançait une discussion que je ne voulais pas poursuivre.

Au dessert, Pa avait croisé les bras et m'avait observée calmement.

— Je suis très inquiet pour toi, Électra. Tu sembles complètement absente.

— Tu ne comprends pas le genre de pression que je subis, avais-je répondu sèchement. Ce que ça implique d'être moi !

J'avais honte de ne me rappeler que très vaguement la suite du dîner, mais je savais que j'avais fini par me lever, le plantant là. Je ne saurais donc jamais ce qu'il était venu me dire...

— Qu'est-ce que ça peut te faire, Électra ? Ce n'est même pas ton vrai père, demandai-je à voix haute en m'essuyant la bouche avant de glisser la bouteille vide dans une poche – c'était un nouveau chauffeur et je n'avais vraiment pas besoin d'un article de presse révélant que j'avais mis le minibar à sec.

En outre, il était trop tard pour changer quoi que ce soit. Pa était parti – comme toutes les personnes que j'avais aimées dans ma vie – et je devais aller de l'avant. Je n'avais pas besoin de lui, je n'avais besoin de personne...

— Nous y voilà, madame, annonça le chauffeur par l'interphone.

Je sortis en essayant, comme toujours, d'être aussi discrète que possible. Certaines célébrités se déguisaient et parvenaient à aller dîner incognito dans un café, mais moi je mesurais plus d'un mètre quatre-vingts et passais difficilement inaperçue, quand bien même je n'aurais pas été connue.

— Salut, Électra !

— Tommy, répondis-je en me dirigeant vers l'entrée de mon immeuble, comment allez-vous aujourd'hui ?

— Mieux maintenant que je vous vois, madame. Avez-vous passé une bonne journée ?

— Excellente, merci, fis-je en baissant les yeux – et quand je dis *baisser*, je n'exagère pas – vers mon plus grand fan. À demain, Tommy.

— Sans faute. Vous ne sortez pas ce soir ?

— Non, je vais rester tranquillement chez moi. Bonne soirée, dis-je en lui adressant un signe de la main avant de passer la porte.

En voilà au moins un qui m'aime, songeai-je en récupérant mon courrier à la réception avant de me diriger vers l'ascenseur.

À côté du bagagiste qui m'accompagnait, simplement parce que c'était son travail (j'hésitai d'ailleurs à lui donner mes clés, la seule chose que je portais, pour qu'il se sente utile), je pensais à Tommy. Presque tous les jours, il montait la garde devant l'immeuble, et ce depuis plusieurs mois. Au départ, cela m'avait fait peur et j'avais demandé au réceptionniste de le faire déguerpir. Tommy n'avait pas cédé, arguant qu'il avait tout à fait le droit de se tenir sur le trottoir, qu'il ne gênait personne, et que tout ce qu'il voulait c'était me protéger. Le réceptionniste m'avait encouragée à appeler la police et à porter plainte pour harcèlement, mais un matin je lui avais demandé son nom et m'étais lancée dans des recherches sur Internet. J'avais découvert sur Facebook qu'il s'agissait d'un ancien combattant, qu'il avait remporté des médailles pour son courage en Afghanistan et qu'il avait une femme et une

filles dans le Queens. Désormais, je ne me sentais plus menacée par Tommy, au contraire, je trouvais sa présence rassurante. En plus de cela, il se montrait toujours poli et respectueux, alors j'avais demandé au réceptionniste de ne plus intervenir.

Le bagagiste sortit de l'ascenseur et m'escorta à mon appartement-terrace afin de m'ouvrir la porte avec son passe-partout.

— Voilà, mademoiselle. Bonne journée.

Il m'adressa un signe de la tête, mais son regard n'avait rien de chaleureux. Je savais que le personnel de l'immeuble aurait souhaité que je disparaisse dans un nuage de fumée. La plupart des autres résidents habitaient là depuis leur conception, à une époque où une femme de couleur comme moi aurait été « privilégiée » d'être leur femme de chambre. Tous étaient propriétaires et je n'étais à leurs yeux qu'une paysanne : locataire, bien que riche, présente dans ce cercle très fermé parce que la vieille dame qui vivait là était morte et que son fils, après avoir rénové l'appartement, n'avait pas trouvé d'acheteur au prix exorbitant qu'il demandait, sans doute à cause d'une certaine crise des subprimes. Il en avait été réduit à louer au plus offrant – moi. Le prix était fou, mais l'appartement l'était tout autant, truffé d'œuvres d'art moderne ainsi que de tous les gadgets électroniques possibles et imaginables (dont, pour la plupart, j'ignorais le fonctionnement) et jouissant d'une vue stupéfiante sur Central Park depuis la terrasse.

Si j'avais besoin de me rappeler ma réussite, cet appartement en était une preuve irréfutable. *Mais ce qu'il me rappelle surtout, songeai-je en m'écroulant sur l'immense canapé, c'est ma solitude.* Il était si vaste que, même moi, je m'y sentais petite et fragile... et là-haut, au sommet de l'immeuble, très, très isolée.

Mon portable sonna quelque part dans l'appartement, faisant retentir la chanson qui avait hissé Mitch au rang de superstar internationale ; j'avais essayé de changer la mélodie, sans succès. *Si CeCe est dyslexique avec les mots, moi je suis dyslexique avec l'électronique,* pensai-je en me dirigeant vers la chambre pour le récupérer. Je fus soulagée de voir que la femme de ménage avait changé les draps de l'immense lit et que tout

était de nouveau aussi parfait que dans une chambre d'hôtel. J'appréciais la nouvelle femme de ménage que m'avait trouvée mon assistante ; comme toutes les autres, elle avait signé une clause de confidentialité pour éviter qu'elle ne rapporte mes mauvaises habitudes à la presse. Quand bien même, je frissonnai en songeant à ce qu'elle – Lisbet, me semblait-il ? – avait dû penser en entrant dans mon appartement ce matin-là.

Je m'assis sur le lit pour écouter mes messages. Il y en avait cinq de mon agente qui me demandait de la rappeler de toute urgence au sujet de la séance photo du lendemain pour *Vanity Fair*, et le dernier message provenait d'Amy, ma nouvelle assistante. Elle ne travaillait pour moi que depuis trois mois, mais je l'aimais bien.

« Salut, Électra, c'est Amy. Je... En fait, je voulais juste dire que ça a été formidable de travailler pour vous, mais je ne crois pas que cela puisse fonctionner à long terme. J'ai remis aujourd'hui ma lettre de démission à votre agente et je vous souhaite tout le meilleur pour l'avenir, et... »

— MERDE ! hurlai-je en supprimant le message avant de lancer le téléphone à l'autre bout de la pièce. Qu'est-ce que je lui ai fait ?!

Je me demandais pourquoi j'étais si énervée qu'une moins-que-rien à la noix, qui m'avait suppliée à genoux de lui donner sa chance, me fasse faux bond trois mois plus tard.

— « C'est mon rêve de travailler dans la mode depuis que je suis petite fille. S'il vous plaît, je travaillerai pour vous nuit et jour, votre vie sera la mienne et je jure de ne jamais vous décevoir », pleurnichai-je en imitant l'accent de Brooklyn d'Amy, tout en appelant mon agente.

Seules trois choses m'étaient absolument indispensables : la vodka, la cocaïne et une assistante.

— Salut, Susie, je viens d'apprendre la démission d'Amy.

— Oui, ça n'arrange pas nos affaires. Elle se débrouillait bien.

— Ouais, c'est ce que je trouvais aussi. Sais-tu pourquoi elle s'en va ?

Il y eut un silence au bout du fil.

— Non. Quoi qu'il en soit, je vais mettre Rebekah sur le coup et je suis sûre qu'on t'aura trouvé une remplaçante à la fin de la semaine. As-tu eu mes messages ?

— Affirmatif.

— Bon, ne sois pas en retard demain. Ils veulent prendre des photos au lever du soleil. Une voiture passera te chercher à quatre heures, d'accord ?

— Ça marche.

— J'ai cru comprendre que tu avais fait la fête jusqu'à pas d'heure hier soir.

— C'était chouette, ouais.

— Ce soir, Électra, on ne sort pas. Il faut que tu sois fraîche pour demain. C'est le shooting pour la couverture du magazine.

— Ne t'inquiète pas, je serai couchée à vingt et une heures comme une petite fille sage.

— Je compte sur toi. Excuse-moi, j'ai Lagerfeld sur l'autre ligne. Rebekah reviendra vers toi avec une liste de candidates dont le profil pourrait correspondre. Ciao.

— Ciao, l'imitai-je au moment où elle raccrochait.

Susie était l'une des seules personnes au monde qui osait me raccrocher au nez. C'était l'agente la plus puissante de New York et elle s'occupait de tous les grands noms de la profession. Elle m'avait repérée quand j'avais seize ans. À l'époque, je travaillais à Paris comme serveuse, après avoir été renvoyée de mon troisième lycée. J'avais dit à Pa qu'il était inutile qu'il me trouve une autre école parce que j'en serais exclue comme des précédentes. Étonnamment, il n'avait pas fait d'histoires.

Je me souvenais à quel point j'avais été stupéfaite qu'il n'ait pas été plus en colère face à un énième échec de ma part. Simplement déçu, je suppose, ce qui m'avait désarçonnée.

— Je me disais que je pourrais voyager, lui avais-je suggéré. Apprendre en faisant l'expérience de la vie.

— L'essentiel de ce que tu dois savoir pour réussir dans la vie ne s'apprend pas forcément par le biais des études, je suis d'accord, mais tu es si brillante que j'avais espéré que tu

obtiendrais au moins quelques diplômes. Tu es un peu jeune pour voler de tes propres ailes. Le monde est vaste, Électra.

— Je peux prendre soin de moi, Pa, avais-je répondu d'une voix assurée.

— J'en suis certain, mais comment financeras-tu tes voyages ?

— Je trouverai un emploi, bien sûr. Je pensais aller d'abord à Paris.

— Excellent choix. C'est une ville incroyable.

Assis derrière son grand bureau, il m'avait alors paru rêveur et triste. Oui, vraiment triste.

— Bon, avait-il poursuivi, si nous trouvions un terrain d'entente ? Tu souhaites quitter l'école, ce que je comprends, mais je m'inquiète que ma fille se lance aussi jeune dans le monde. Marina a des contacts à Paris. Elle pourrait certainement t'aider à trouver un logement sûr. Va passer l'été là-bas, puis nous ferons un point et déciderons quelle pourrait être ta prochaine destination.

— Ça me semble pas mal comme projet, avais-je accepté, encore stupéfaite qu'il n'insiste pas davantage pour que je finisse mes études.

Marina avait donc appelé quelques-unes de ses connaissances et je m'étais retrouvée dans un joli petit studio surplombant les toits de Montmartre. C'était minuscule et je devais partager la salle de bains avec d'autres jeunes étrangers venus améliorer leur français, mais au moins j'étais chez moi.

Je me souvenais de ce délicieux goût d'indépendance que j'avais ressenti quand, le soir de mon arrivée dans ma toute petite chambre, je m'étais rendu compte qu'il n'y avait personne pour me dire ce que je devais faire. Il n'y avait personne pour cuisiner pour moi non plus, alors j'étais sortie dans un café de la rue, je m'étais installée sur la terrasse et avais allumé une cigarette en étudiant le menu. J'avais commandé une soupe à l'oignon et un verre de vin et le serveur n'avait pas semblé se soucier le moins du monde que je fume et que je boive de l'alcool. Trois verres de vin plus tard, je m'étais sentie assez en confiance pour aller demander au patron s'il n'avait pas besoin d'une serveuse supplémentaire. Vingt minutes après,

j'étais rentrée chez moi, boulot en poche. L'un de mes plus grands moments de fierté avait été mon appel à Pa le lendemain matin. Il avait semblé aussi enthousiaste que lorsque ma sœur Maia avait été prise à la Sorbonne.

Quatre semaines plus tard, j'avais servi un croque-monsieur à Susie, désormais mon agente...

Pourquoi est-ce que je me replonge sans cesse dans le passé ? Et pourquoi est-ce que je continue de penser à Pa... ? Mitch... Pa... Ils sont tous partis, tout comme Amy, et tu dois tourner la page.

Je récupérerai mon portable pour écouter mes autres messages.

« Électra chérie ! Comment vas-tu ? Je suis de retour à New York... Que fais-tu ce soir ? Ça te dirait de partager un chow mein et une bouteille de Cristal dans ton lit ? Je me languis de toi. Rappelle-moi dès que tu peux. »

Malgré ma déprime, je ne pus m'empêcher de sourire. Zed Eszu était une énigme dans ma vie. Il était immensément riche, connaissait tout le monde et – même s'il était petit et pas du tout mon genre –, c'était un amant hors pair ; nous nous étions fréquentés régulièrement pendant trois ans. Tout s'était arrêté lorsque les choses sérieuses avaient commencé avec Mitch, mais je l'avais réintégré dans ma vie quelques semaines plus tôt et, sans nul doute, il avait donné à mon ego le coup de fouet dont il avait besoin.

Étions-nous amoureux ? Absolument pas, du moins pas moi, mais nous côtoyions les mêmes cercles à New York et, pour couronner le tout, lorsque nous étions seuls tous les deux, nous parlions français. Comme Mitch, il n'était pas impressionné par qui j'étais, ce qui était rare ces temps-ci et assez réconfortant.

Je fixai mon portable, hésitant entre ignorer Zed et me coucher tôt comme me le demandait Susie, ou l'appeler et profiter de sa compagnie. La question ne se posait pas : j'appelai Zed. Pendant que je l'attendais, je pris une douche et revêtis mon kimono préféré en soie, spécialement créé pour moi par un atelier japonais prometteur. Je bus ensuite des litres d'eau pour contrecarrer tout alcool ou autre substance que je pourrais prendre à son arrivée.

L'interphone sonna pour m'annoncer la présence de Zed et j'indiquai au réceptionniste de le faire monter sans attendre. Il se pointa à ma porte chargé d'un énorme bouquet de mes roses blanches préférées et de la bouteille de champagne promise.

— Bonsoir, ma belle Électra, me dit-il de son français étrange et saccadé en déposant fleurs et champagne avant de me faire la bise. Comment vas-tu ?

— Très bien, répondis-je en regardant la bouteille avec envie. Je peux l'ouvrir ?

— Je crois que c'est à moi de le faire. Mais avant cela..., sourit-il en plongeant la main dans la poche de sa veste avant de me tendre un écrin en velours. Quand j'ai vu ceci, j'ai tout de suite pensé à toi.

— Merci.

Je m'assis et repliai mes jambes interminables sur le canapé, fixant comme un enfant impatient la petite boîte dans mes mains. Zed m'offrait souvent des cadeaux ; paradoxalement, au vu de sa fortune, ils étaient rarement tape-à-l'œil, mais toujours attentionnés et intéressants. Je soulevai le couvercle et découvris une bague à la pierre ovale, d'une douce teinte jaune pâle. J'observai la façon dont elle accrochait la lumière du lustre au-dessus de nous.

— C'est de l'ambre, m'informa-t-il. Essaie-la donc.

— À quel doigt ? le taquinai-je.

— Celui que tu préfères, ma chère, mais si je te demandais en mariage, je pense quand même que je pourrais faire un peu mieux que ça. Tu sais sans doute que ton homonyme grecque a un lien avec l'ambre.

— Ah oui ?

— En fait, en grec ancien, « ambre » se dit *electron* et, selon la légende, la pierre renferme les rayons du soleil. Un philosophe grec a remarqué que si l'on frottait deux morceaux l'un contre l'autre, cela créait de l'énergie... Ton prénom te va comme un gant, ajouta-t-il en souriant et en plaçant une coupe de champagne devant moi.

— La question est, ai-je adopté mon prénom ou est-ce lui qui m'a façonnée... Santé !

— Santé.

Nous trinquâmes et il s'assit à côté de moi.

— Euh...

— Tu te demandes si j'ai apporté un autre cadeau ?

— Ouaip.

— Alors regarde sous la doublure de l'écrin.

Je m'exécutai. Sous la fine couche de velours où la bague était nichée se trouvait un sachet en plastique.

— Merci, Zed, fis-je en ouvrant le petit paquet.

J'y trempai mon doigt comme un enfant dans un pot de miel avant de le frotter sur mes gencives.

— C'est de la bonne, hein ? s'enquit-il tandis que je saupoudrai un peu de la substance sur la table pour l'inspirer à l'aide de la courte paille qui accompagnait le sachet.

— Mmm, excellente. Tu en veux un peu ?

— Tu sais que je n'en prends pas. Alors, comment vas-tu, ces temps-ci ?

— Oh... Ça va.

— Tu ne m'as pas l'air convaincue, Électra, et tu sembles fatiguée.

— J'ai eu beaucoup de travail, dis-je en avalant une grande gorgée de champagne. J'avais un shooting aux Fidji la semaine dernière et je pars pour Paris dans quelques jours.

— Peut-être aurais-tu besoin de ralentir un peu. De faire une pause.

— Me dit celui qui m'a avoué passer plus de nuits à bord de son jet privé que dans son lit, plaisantai-je.

— Alors peut-être devrions-nous tous les deux ralentir. Ça te dirait de passer une semaine sur mon yacht ? Il est amarré à Sainte-Lucie pour deux mois, puis je le ferai transférer en Méditerranée pour l'été.

— J'aimerais bien, soupirai-je, mais j'ai un emploi du temps surchargé jusqu'à juin.

— En juin alors. Nous pourrions naviguer autour des îles grecques.

— Peut-être, haussai-je les épaules, sans le prendre au sérieux.

Quand nous étions ensemble, il lançait souvent des projets qui ne se concrétisaient jamais, mais il faut dire aussi que je n'y mettais pas beaucoup de bonne volonté. Zed était super pour me tenir compagnie un soir de temps en temps, physiquement parlant, mais au-delà, son incroyable arrogance et son côté tatillon m'auraient vite agacée.

L'interphone sonna de nouveau et Zed se leva pour répondre.

— Faites-le monter immédiatement, merci, indiqua-t-il avant de nous resservir de champagne. J'ai commandé chez le chinois et je te promets que ce sera le meilleur chow mein de ta vie. Comment vont tes sœurs ?

— Je ne sais pas. J'ai été trop occupée ces derniers temps pour les appeler. En tout cas Ally a eu un bébé – un petit garçon. Elle l'a appelé Bear, ce que je trouve absolument adorable. Maintenant que tu m'y fais penser, je suis censée toutes les voir en juin à Atlantis ; nous emmènerons le bateau de Pa dans les îles grecques pour déposer une couronne là où Ally pense que son cercueil a été plongé dans la mer. On a retrouvé ton père sur une plage non loin de là, n'est-ce pas ?

— Oui, mais comme toi, je ne veux pas penser à la mort de mon père parce que cela me perturbe, répondit Zed vivement. Je ne pense qu'à l'avenir.

— Je sais, mais c'est une coïncidence...

On sonna et Zed se leva pour ouvrir. Il revint avec deux boîtes qu'il porta dans la cuisine.

— Allez, Électra, viens m'aider.

2

Le lendemain, en rentrant de la séance photo, je pris une douche bien chaude et filai dans mon lit avec une vodka. Je me sentais lessivée – tous ceux qui pensent que les mannequins se contentent de déambuler dans de belles tenues pour gagner une fortune devraient prendre ma place l’espace d’une journée. Commencer à quatre heures du matin, avec six changements de coiffure, de vêtements et de maquillage dans un entrepôt glacial quelque part en ville n’était *pas* facile. Je ne me plaignais jamais publiquement – j’étais quand même loin de travailler dans un *sweatshop* en Chine et c’est vrai que j’étais extrêmement bien payée – mais ce n’était pas toujours évident et j’avais bien le droit de me plaindre en privé, non ?

Bien au chaud, enfin, je m’enfonçai dans mes oreillers et écoutai mes messages. Rebekah, l’assistante de Susie, m’en avait laissé quatre, me disant qu’elle m’avait envoyé par e-mail le CV de femmes dont le profil pourrait me convenir et que je devais les regarder dès que possible. Je les passais en revue sur mon ordinateur portable quand mon portable sonna. Il s’agissait encore de Rebekah.

— Je suis en train de les parcourir, lui dis-je avant qu’elle ait le temps de parler.

— Génial, merci, Électra. Je vous appelais parce qu'il y a une fille qui, à mon avis, serait parfaite pour vous, mais on lui a proposé un autre poste et elle doit donner une réponse demain. Est-ce qu'elle pourrait passer en début de soirée pour que vous fassiez connaissance ?

— Je viens de rentrer du shooting de *Vanity Fair*, Rebekah, et...

— Je pense vraiment que vous devriez la voir, Électra. Elle a un CV impressionnant. Elle était l'assistante de Bardin et vous savez combien il est difficile. Je veux dire, poursuivit Rebekah à la hâte, qu'elle a l'habitude de travailler sous pression pour des pointures de la mode. Puis-je l'envoyer chez vous ?

— D'accord, soupirai-je, ne voulant pas passer pour aussi « difficile » qu'elle le pensait.

— Formidable. Je sais qu'elle sera enchantée – c'est l'une de vos plus grandes fans.

— Très bien. Dites-lui de venir à six heures.

À six heures précises, le réceptionniste m'informa que mon invitée était arrivée.

— Faites-la monter, dis-je d'une voix lasse.

Je n'étais pas très motivée pour la rencontrer. Depuis que Susie avait suggéré que j'avais besoin d'aide pour organiser ma vie, j'avais vu arriver une flopée de jeunes femmes qui, pleines d'enthousiasme, démissionnaient au bout de quelques semaines.

— Suis-je difficile ? demandai-je à mon reflet dans le miroir en m'assurant que je n'avais rien de coincé entre les dents. Peut-être. Mais ce n'est pas nouveau, si ?

Je finis ma vodka avant de m'aplatir les cheveux. Stefano, mon coiffeur, les avait récemment tressés tout contre mon crâne afin d'ajouter de longues extensions. L'ensemble de ma tête me faisait toujours mal après un nouveau tissage.

On frappa et j'allai ouvrir, me demandant ce qui m'attendait de l'autre côté de la porte. Ce qui est certain, c'est que je n'avais pas imaginé cette petite silhouette vêtue d'un tailleur marron uni dont la jupe tombait juste au-dessous